

Ainsi s'écoulaient ces années qu'on a si bien nommées le soir de la vie.

Ce fut, en effet, pour lui une douce et splendide soirée après les incessantes agitations de son midi : il n'en ressentait pas les ardeurs, il n'en avait gardé que l'éclat. Il savait que pour les vies qui ont monté le plus haut, le plus difficile est de bien finir ; il avait vu tant de beaux génies s'égarer sur les sommets et glisser fatalement dans l'abîme, faute d'avoir su descendre avec dignité dans la tombe.

Aussi avait-il résolu de ne pas interrompre ce paisible repos, mais il était écrit que cette carrière si pleine ne s'achèverait pas sans voir rajeunir ses honneurs parlementaires.

Chacun se souvient des agitations électorales de 1849 : ce furent les journées de juin dans le scrutin. La société fit alors appel à toutes les forces qui l'avaient servie, à toutes les gloires qui l'avaient illustrée.

Ravez ne pouvait être oublié dans ce mouvement d'énergie et de salut : les nuances les plus diverses s'unirent pour lui décerner un mandat de confiance, et l'envoyer à l'Assemblée législative. Ce ne fut pas sans regret qu'il s'arracha à la retraite ; mais il n'avait jamais hésité devant le devoir. A vingt-deux ans, il disait à la Jeunesse bordelaise : « Il y a du péril, j'accepte. » A quatre-vingts, il répondait aux électeurs de la Gironde : « C'est un sacrifice, je pars. » Toute une contrée appelait un représentant déjà honoré par elle ; aucun serment n'était demandé ; il s'agissait de sauver le pays.

Il alla donc dans cette assemblée, si éclatante par sa composition, si énergique contre le désordre, si impuissante contre ses propres divisions ; qui dota la France de la liberté d'enseignement et rendit à l'Eglise celle de son vénérable chef ; mais qui, pressée en tous sens par les partis